

Guérillas, corps-francs, partisans et résistants

Autor(en): **Verrey, Henry**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **93 (1948)**

Heft 2

PDF erstellt am: **29.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-342359>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

REVUE MILITAIRE SUISSE

Pour la Suisse :
1 an fr. 12.— ; 6 mois fr. 7.—
3 mois fr. 4.—

ABONNEMENT

Pour l'Etranger :
1 an fr. 15.— ; 6 mois fr. 9.—
3 mois fr. 5.—

Prix du numéro : fr. 1.50.

RÉDACTION : Colonel-brigadier Roger Masson.

ADMINISTRATION : Av. de la Gare 33, Lausanne. Tél. 3 36 33. Chèq. post. II. 5209

ANNONCES : Société de l'Annuaire Vaudois S. A., Rue de la Tour 8, Lausanne

Guérillas, corps-francs, partisans et résistants

La guérilla est un *mode de combat* qui ne met localement en ligne qu'un nombre relativement limité de combattants. Par la répétition et la multiplication d'actions de courte durée et brutales, déclenchées par surprise, elle s'efforce de harceler l'adversaire, de l'user moralement et matériellement, d'interrompre son ravitaillement, de distraire et de disséminer ses forces.

La guérilla prend la forme de coups de main, de guerre de chasse, de raids et d'entreprises de destruction et de sabotage. Elle recherche la nuit, les terrains difficiles, les combats sous bois et dans les rues. Elle s'attaque aux objectifs vulnérables et sensibles : voies de communications, moyens de ravitaillement, de liaison et de transmission, établissements, organisations et installations des arrières, postes de commandement, etc.

La guérilla s'intègre parfois dans le cadre plus vaste des grandes batailles qui voient s'affronter des effectifs importants, engagés selon des principes stratégiques et se mouvant dans le temps et dans l'espace sur un très large plan. Sous la pression des événements, elle prolonge la lutte une fois l'armée acculée à la capitulation. Par sa nature même, elle est devenue enfin la forme de lutte par excellence des guerres civiles.

Elle est l'addition d'exploits isolés, une synthèse de ruse, de tromperie, de courage, d'adresse, d'endurance physique et de résistance morale ; à la supériorité en hommes et moyens divers, elle oppose le cran individuel ; le facteur homme l'emporte sur le facteur matériel.

Les opérations de guérillas sont une manifestation naturelle d'auto-défense, une révolte de ceux qui, sciemment ou non, n'acceptent pas d'être définitivement battus et vaincus, ou encore ne veulent pas se plier à la loi d'un régime politique. L'homme, en qui sommeille la brute ancestrale, devient alors semblable à la bête sauvage qui fait front et se bat jusqu'à la dernière limite de ses forces. Cette volonté de résistance totale se manifeste avec plus ou moins de violence selon les races, les nations et les individus ; elle est fonction du degré de civilisation ou de culture, mais son apparition est inévitable et n'est alors qu'une question de temps. Les exemples de la dernière guerre l'ont abondamment prouvé.

« La rébellion contre l'envahisseur ou l'occupant est de tous les temps, comme l'armement spontané ou provoqué du civil qui en est l'agent principal. Ce qui distingue la guérilla de la révolte telle qu'on la pratiquait auparavant, c'est la tactique suivie, le refus de la bataille rangée, le refus même de tout combat que l'on peut éviter, pour s'attaquer à l'isolé, au petit groupe, au convoi. C'est, au degré extrême qui n'est pas nécessairement le plus efficace, la destruction érigée en système, l'homme fuyant dans la montagne ou la forêt après avoir brûlé ce qu'il ne peut emporter, et laissant l'occupant dans un territoire sans ressources au milieu d'affamés comme

lui, pour l'obliger à évacuer un pays où il ne peut ni vivre ni se déplacer. » (CAMILLE ROUGERON : *Revue de la défense nationale*.)

Si la guérilla est le procédé de défense des opprimés et des vaincus, elle est également celui des faibles, faibles en nombre et en moyens mais non en courage. A ce titre, il est normal qu'elle nous intéresse en tant que Suisses ; cet intérêt se justifie d'autant plus que nous ressentons aujourd'hui ce déséquilibre, chaque jour plus perceptible, entre les peuples qui peuvent disposer sans compter d'hommes, d'argent et d'un potentiel de guerre énorme et les petites nations ou petits pays, pauvres à tous les points de vue, mais pour lesquels la liberté représente le bien le plus précieux.

La guérilla peut prendre différentes formes qui vont de l'anarchie totale à la préparation minutieuse et à l'organisation savante, tant sur le plan tactique que technique et même opératif. Elle naît en général avec l'occupation ou l'oppression d'un pays par l'envahisseur ; insensiblement, elle tend à continuer la lutte, qui s'est déroulée tout d'abord selon les méthodes classiques, à user l'ennemi, à immobiliser ses forces puis à redresser la situation avec l'appui, peut-être enfin possible, d'un secours venu de l'extérieur. La guérilla coopère alors sur le même plan que les autres armes à la destruction totale d'un adversaire dont la résistance morale et les moyens techniques ont déjà subi un affaiblissement sensible par le fait même de cette guerre souterraine.

La guérilla est encore caractérisée par sa dureté, par la façon implacable avec laquelle elle est menée d'une part et réprimée de l'autre. Les représailles mettent sur pied un vaste appareil militaire et policier qui ne recule devant aucun moyen. Le droit des gens est foulé aux pieds, les principes élémentaires d'humanité sont violés ; pour les deux partis en présence, la lutte prend un caractère de combat à mort. Suivant qu'il se trouve de l'un ou de l'autre côté de la barricade, le combattant est un héros, un patriote, un partisan ou un résistant ou au

contraire, un bandit, un brigand, un saboteur ou un franc-tireur. Dans ces conditions, la guérilla demande du soldat et du civil le don total de sa personne et une résistance morale exceptionnelle.

La dernière guerre mondiale a redonné à cette ancienne forme de combat toute son actualité. Le caractère de guerre totale que les Allemands ont imprimé dès le début à la conduite des opérations a obligé les pays envahis à recourir à la guérilla dans une mesure inconnue jusqu'à notre époque. En se basant sur les expériences faites au cours de ces six années de guerre, il semble donc nécessaire de l'étudier, de la préparer et de l'incorporer dans les procédés de défense. Les hostilités une fois ouvertes, il serait trop tard pour improviser.

Un pays ou une nation qui veut mériter son droit à l'existence ne peut pas accepter que la guerre se termine avec la capitulation de son armée ; toute l'histoire du monde prouve que la roue tourne et qu'un rétablissement de la situation est toujours possible. Seulement, il faut le vouloir, et si on le veut, il faut s'y préparer, après en avoir prévu et accepté toutes les conséquences.

Faut-il alors admettre que la guérilla est la panacée universelle comme certains tentent de le faire croire ! Certes pas, l'armée garde toute sa valeur ; la conception aujourd'hui d'une armée de partisans serait aussi illogique que celle de l'armée de mitrailleurs préconisée à la fin de la première guerre mondiale. La guerre de partisans, la guérilla, reste une des formes de combat mais n'est pas la seule. Elle n'est pas non plus l'apanage des civils ou des « soldats sans uniforme » ; elle peut et doit être menée dans un cadre tactique par les soldats en uniforme et faire partie ainsi de l'ensemble des opérations militaires. Seules les circonstances peuvent l'obliger à un moment donné à se poursuivre sous une forme plus secrète.

* * *

L'histoire contemporaine est riche en exemples tirés de la guérilla. En France, les armées de la Révolution mènent de 1793 à 1795 un dur et long combat contre le fanatisme des Chouans de Vendée restés fidèles au roi.

« ... Abrités derrière les haies, excellents tireurs, les Vendéens décimaient les colonnes qui s'enfonçaient dans le pays. Ils enlevaient les munitions, l'artillerie, et s'approvisionnaient aux dépens des républicains. Insaisissables et souvent invisibles, ils disparaissaient devant des forces sérieuses pour se montrer sur un autre point et tomber sur les corps isolés. Aussi prompts à retourner à leur chaumière qu'à la quitter, ils semblaient n'être occupés qu'aux travaux des champs, mais, à un signal donné, ces paysans formaient des bandes terribles ». (DUCOUDRAY : *Histoire Contemporaine*.)

Lors de la campagne d'Espagne, l'action des « brigands » espagnols, des « guérilleros » fait échouer les projets de conquête de Napoléon et est à la base de l'effondrement de la Grande Armée.

« ... A la nouvelle de l'abdication forcée de Charles IV, séquestré avec son fils Ferdinand par Napoléon à Bayonne, la révolte éclate à Tolède, à Madrid, les premiers jours de mai 1808, et se propage dans toute la péninsule, impitoyablement réprimée par les Français. La population entière, milice et « guérillas » soutient l'armée régulière ; lutte féroce, implacable. Les récits des officiers et des soldats suisses reflètent l'épouvante de cette campagne, chaque étape est une vision de cauchemar ; supplices barbares infligés aux isolés, aux malades laissés en arrière... L'exaspération augmente avec les représailles. On fusille les prisonniers espagnols. Les insurgés, fanatisés par les prêtres, sont rendus fous par la haine de l'envahisseur. » (DE VALLIÈRE : *Honneur et Fidélité*.)

Plus tard, en Afrique du Nord, les troupes françaises

subissent de graves pertes résultant des procédés si particuliers de combat des Kabyles puis des Riffains.

Les Anglais rencontrent les mêmes difficultés dans les conflits qui les opposent aux Ecossais, aux Irlandais, aux Indiens « peaux-rouges », aux Boers et à certaines tribus ou peuplades de l'Inde. On se souvient que Baden Powell, le fondateur et l'animateur du scoutisme, avait été fortement impressionné par les qualités d'endurance physique et morale, de cran, de souplesse et de ruse aussi qu'il avait trouvées aussi bien dans les méthodes de combat des Boers, des Indiens que des Hindous. Prenant du moyen âge les exemples tirés de la chevalerie et des règles très strictes de cette époque, il a su en faire une synthèse avec les qualités propres aux combattants de la petite guerre et enthousiasmer ainsi le jeune garçon prompt à s'emballer aussi bien pour tout ce qui est noble et généreux que pour ce qui est aventure héroïque.

La guerre d'Espagne de 1936 met en évidence la technique des « Dynamiteros » des Asturies et des « mineurs » de Rio Tinto. Enfin, tout près de nous, la littérature de l'après-guerre révèle chaque jour les exploits des partisans de Russie et de Yougoslavie, ceux des résistants de France et de tous les pays soumis à la loi du vainqueur.

Notre pays, lui aussi, peut s'enorgueillir à certaines époques de son histoire des hauts faits de ses héros de la guérilla. Le soulèvement des cantons primitifs contre les baillis du duc de Habsbourg est entré dans la légende. Beaucoup plus tard, en 1798 et 1799, les populations de ces mêmes cantons se révoltent contre la tutelle que la France voulait leur imposer. En 1798, lors du soulèvement et de la répression du Nidwald par les troupes de Schauenbourg les actes de courage individuel ou de petits groupes d'hommes sont nombreux.

« ...On rapporte une quantité d'actes d'audace et d'héroïsme accomplis alors, qui ne le cèdent pas aux exploits des ancêtres. Parfois, un seul homme faisait face à toute une troupe d'ennemis, abattant ses adversaires l'un après l'autre, pour ne quitter

ensuite le terrain que lentement et libre de ses mouvements ; d'autres encore, tandis qu'approchaient les Français victorieux, restaient près des canons, attendant que l'ennemi exécré fût devant la bouche même de la pièce pour tirer à mitraille un dernier coup qui portait le massacre dans ses rangs. Plus d'un brave, avant d'être atteint par le coup mortel, demeura étendu à côté d'un monceau d'ennemis qu'il avait à lui seul tués. Mais un pareil combat, qui n'avait plus rien d'une bataille organisée, cette lutte désespérée d'un peuple entier pour son existence, porta à son comble la fureur des Français ». (*Histoire militaire de la Suisse.*)

En mars 1799 enfin, le soulèvement général amène les troupes françaises jusqu'au cœur de la Suisse primitive. L'envahisseur réprima alors avec une cruauté féroce et des représailles s'étendant à toute la population la résistance désespérée de ceux qui n'acceptent pas la perte de leur liberté.

« ...Pendant plusieurs années une guerre de partisans, véritable Vendée, ne laissa aucun repos aux troupes d'occupation. » (DE VALLIÈRE : *Honneur et Fidélité.*)

* * *

La protection des voies de communications qui relient le front à l'arrière, de ces « lignes d'étapes » si vulnérables que parcourent les ravitaillements et les renforts dans un sens et les évacuations dans l'autre, a toujours été une nécessité vitale pour une armée. Pour l'adversaire, ces mêmes voies de communications ont constitué par contre un objectif de choix ; une armée coupée de ses bases est acculée en effet à la retraite ou à la défaite.

A l'époque, pas encore très lointaine, où seules les armées de métier s'affrontent sur les champs de bataille, les lignes d'étapes étaient menacées par les raids de corps-francs, précurseurs des partisans. Aujourd'hui, où toute la nation est en armes, rechercher à couper et saboter les voies de communi-

cations demeure une nécessité et le pays qui ne peut plus y arriver avec les moyens de son armée s'efforce de le réaliser par les actions de sabotage de ses partisans. Les troupes du front privées de leurs ravitaillements, désorganisées, s'anémient et ne peuvent plus poursuivre la lutte. En France, en 1944, la destruction systématique du réseau ferroviaire par les aviations anglo-américaines a été prolongée et complétée par de nombreux sabotages. En Russie, l'intervention des partisans sur les arrières et les communications a été décisive et a permis en partie la contre-offensive des armées russes.

Les raids de corps-francs dont les méthodes de combat rappellent celles de la guérilla sont à l'ordre du jour sous Frédéric le Grand, après la défaite de la Grande Armée et la retraite de Russie, durant la guerre de Sécession, la guerre franco-allemande de 1870 et la guerre des Boers.

Les corps-francs, troupes régulièrement organisées et recevant du haut commandement une mission, jouissaient d'une indépendance absolue et de la plus complète initiative dans le choix des moyens. Ils s'efforçaient de causer le plus de mal possible à l'adversaire en transposant sur le plan terrestre les méthodes de la guerre de course des corsaires. Agissant sur les communications, sur les flancs et sur les arrières de l'armée ennemie, ils capturaient ou détruisaient, les convois, les détachements de renfort, les postes isolés et les approvisionnements.

Décembre 1813, les débris de ce qui fut la Grande Armée, renforcée il est vrai par de nouvelles levées de conscrits, reculent vers l'Oder poursuivis par trois colonnes russes : Tchitchagof, Vitgenstein et Kutusof. Pour la Prusse, c'est le début de la libération de son territoire.

Le commandement russe veut favoriser l'insurrection générale du pays qui couve déjà depuis longtemps et hâter la désorganisation de son adversaire. « Le temps est venu d'agir sans s'astreindre aux règles habituelles de l'art de la guerre. » Les corps-francs de Czernichef, Benkendorf, Trettenborn sont mis sur pied. A leur tête des officiers de l'armée régulière ;

sous leurs ordres des soldats encadrés, disciplinés, combattant comme des troupes ordinaires mais avec d'autres procédés que ceux de la bataille rangée. Leur objectif est Berlin ; leur mission : soulever le pays contre l'armée française et faire à l'ennemi le plus de mal possible. Les convois, les traînards, les impedimenta qu'une armée en retraite tire derrière elle sont la proie de leurs raids ; leur présence, leur audace, la légende qui s'attache à leurs pas, rendent aux populations confiance en la victoire finale.

Du côté français, les contre-mesures prises ne diminuent pas le sentiment d'insécurité générale. D'importants effectifs et moyens sont engagés pour lutter contre ces quelque 5500 cavaliers, insaisissables et dont la présence est signalée partout à la fois. L'armée du Prince Eugène se retire sur l'Elbe.

Aux corps-francs déjà en campagne viennent encore s'ajouter ceux de Lutzow et de de Colomb ; les coups de main audacieux se multiplient. Napoléon est obligé de prendre des mesures de plus en plus importantes pour

- intimider les populations favorables aux « partisans et aux brigands » et ordonner des représailles,
- engager des colonnes volantes mixtes d'infanterie, cavalerie et artillerie et tisser un vaste réseau d'espionnage destiné à signaler les déplacements des corps francs.

Le répit d'un armistice permet à Napoléon de réorganiser ses lignes d'étapes, de mettre en place des garnisons et de donner des directives sur le fonctionnement et la protection du service des étapes.

A la reprise des hostilités, de nouveaux corps-francs entrent en action : en Saxe, les succès remportés par ceux de Mensdorff et de Thielmann obligent Napoléon à distraire encore de nouvelles troupes pour la sûreté de ses arrières. Sur l'Elbe inférieure, les corps-francs de Czernichef, Benkendorf, Trettenborn et Marwitz deviennent de jour en jour plus entreprenants et prennent même des villes. Les fausses nouvelles sèment la démoralisation dans les troupes françaises.

A la bataille de Leipzig (16-18 octobre 1813), en marge de l'action principale, les corps-francs surprennent les arrières-gardes en terrain favorable, à leur passage sur des ponts ou dans des défilés et contribuent dans une forte mesure à la victoire des alliés. Un raid sur la route d'étapes Dresden-Leipzig-Erfurt, par exemple, amène la capture de 5000 hommes et de plusieurs centaines de véhicules. Un corps de cavalerie de la valeur de deux divisions environ et quelques bataillons d'infanterie, au total 48 000 hommes, sont distraits du corps de bataille principal et leur absence au moment décisif se fait gravement sentir.

Napoléon est obligé de reviser le système de protection de ses communications ; une organisation de sûreté très mobile remplace de nouveau le dispositif rigide de postes retranchés et de garnisons que les corps francs se gardent bien d'inquiéter ; on en revient ainsi aux colonnes mixtes de cavalerie, d'infanterie et d'artillerie. En comptant les garnisons indispensables des gîtes d'étapes et les 23 000 hommes des colonnes mobiles, il y a ainsi tout de même encore 40 000 hommes qui sont immobilisés pour tenter de neutraliser les entreprises de quelques corps-francs d'un effectif relativement faible. Ces chiffres sont éloquents et représentent un affaiblissement important des troupes du front, déjà trop peu nombreux pour tenir tête à l'ennemi. Mais cette mesure est tout de même indispensable pour raffermir le moral des troupes et maintenir à tous prix les liaisons entre le pays et l'armée.

La pression des corps-francs continue à s'exercer tout au long de cette lente retraite au travers de la Hollande et de la Belgique. Par contre, dès que les alliés pénètrent sur sol français les corps francs ne peuvent plus compter sur l'aide de la population et leur rôle change du tout au tout. Ils ne peuvent plus maintenant précéder de leurs raids les mouvements des gros et doivent se contenter d'être engagés à leur tour à la protection des lignes de communications de celui qui est devenu maintenant l'envahisseur.

Le conflit de 1861 à 1865 entre les Etats esclavagistes et antiesclavagistes des Etats-Unis est une nouvelle preuve de l'efficacité des corps-francs. Les belligérants ne disposent que de faibles armées de métier, renforcées il est vrai peu à peu par la conscription, à engager sur des territoires très vastes ; chez tous deux le besoin se fait alors sentir de compléter l'action de l'armée proprement dite par celle de corps-francs destinés de nouveau à profiter de leur mobilité et de leur mordant pour s'efforcer d'amener chez l'adversaire cette insécurité qui peut hâter la solution d'un conflit. D'autre part, l'esprit d'aventure et l'atavisme né de la lutte contre le terrain et l'indigène favorisent aussi tout naturellement la constitution de ces corps-francs. Ceux de Morgan, Forest, Moseby du côté sudiste et ceux de Streight, Stoneman et Sheridan du côté nordiste sont restés célèbres.

En 1870-1871, après les capitulations des armées impériales et l'improvisation des armées de la nouvelle république, de nombreux corps-francs font leur apparition. Mais une différence fondamentale les distingue de ceux de 1813-1814 ou de ceux de la guerre de Sécession ; ce ne sont plus des corps-francs de cavalerie mais d'infanterie seulement. Leur manque de mobilité ne leur permet plus ces raids héroïques qui ont fait leur renommée ; leur action reste très locale. Leur simple existence et leurs coups de main firent peser toutefois sur le commandement allemand une menace permanente malgré le manque d'un plan général d'action, l'absence de chefs qualifiés, la faiblesse des effectifs et des moyens.

A l'époque napoléonienne, les corps-francs opéraient contre les convois sur routes ; durant la guerre de Sécession ils coupent aussi les liaisons télégraphiques et attaquent les transports par eau et maintenant ils s'en prennent surtout aux chemins de fer, qui commencent à jouer un si grand rôle pour les transports, et à leurs nombreux ouvrages d'art.

A la fin de la campagne, en 1871, l'armée allemande du front comptait 455 700 fantassins, 57 700 cavaliers et 1760

canons et les troupes chargées de la protection des lignes d'étapes avaient un effectif total de 114 000 fantassins, 5600 cavaliers et 70 canons. Environ le cinquième de l'armée était donc immobilisé pour assurer la protection des voies de communications menacées par quelques corps-francs d'infanterie.

Après la chute de Metz, la II^e armée en marche sur Orléans est harcelée par une nuée de corps-francs qui profitent du terrain accidenté et boisé pour retarder son avance. Surgissant à l'improviste, de nuit surtout, puis disparaissant à l'arrivée des gros, plaçant des obstacles sur les routes, les corps-francs forcent le commandement ennemi à protéger les lignes d'étapes par des garnisons et à multiplier et échelonner les postes de garde le long des voies ferrées.

Les commandants d'étapes sont souvent obligés d'arrêter des troupes de renfort ou en transit pour étoffer leurs troupes de sûreté, ce qui est cause de nombreux retards et incidents de toutes sortes. Mais toutes ces mesures n'empêchent pas les coups de main de se multiplier avec plus ou moins de succès contre les routes, les ponts, les gares, les tunnels, les lazarets, les magasins et dépôts divers.

Les Allemands ne tiennent pas compte des enseignements que Napoléon a su tirer lors de sa lente retraite au travers de l'Allemagne en organisant des colonnes mixtes de différentes armes pour s'opposer aux entreprises des corps-francs. Au contraire, ils immobilisent le long de leurs voies de communications des effectifs importants, fractionnés en une multitude de petits postes, et n'arrivent pas à empêcher des surprises comme celle d'Ablis (5 octobre 1870), par exemple, où sur un effectif d'un escadron de hussards et une compagnie d'infanterie les Allemands perdent en morts, blessés et prisonniers 80 hommes ainsi que 115 chevaux, ou celle de Châtillon s. Seine (16 novembre 1870) où sur 470 Allemands attaqués par 400 Français, environ la moitié de l'effectif est perdu en prisonniers, blessés et tués.

Trente ans plus tard, les Boers s'efforcent de tirer le meilleur

parti possible des vastes espaces et des qualités particulières de leur race. Face à une armée relativement bien organisée et bien équipée, ils tentent avec succès d'attaquer les voies de communications. Les Anglais, de leur côté, mettent tout en œuvre pour protéger les quelques lignes de chemins de fer qui les relient avec Le Cap ; des blockhaus de garde sont construits à distances régulières et les intervalles surveillés par des trains blindés. La nature du terrain alliée à l'intrépidité des Boers et à leur mode de combattre s'apparentant aux procédés de la guérilla leur permet de tenir les Anglais en échec et de prolonger la résistance jusqu'à l'extrême limite de leurs possibilités.

La forme prise par la grande guerre 1914-1918 et le caractère général de la lutte n'ont pas rendu possible ni nécessaire la résistance de populations entières. Les territoires occupés, compris en général dans la zone de combat, ne représentaient d'une part qu'une surface relativement faible et l'occupant d'autre part n'a pas usé des méthodes policières de terrorisme à l'ordre du jour une vingtaine d'années plus tard. La résistance s'est alors bornée à organiser des réseaux d'espionnage et des « tunnels » pour favoriser les évasions des prisonniers de guerre.

Sur un front très secondaire quoique vital pour l'Angleterre, celui d'Asie Mineure, la lutte prend par contre un caractère de petite guerre. En marge de la faible armée anglaise opposée à l'armée turco-allemande qui marche contre le canal de Suez, quelques fidèles et quelques tribus arabes soulevées par le célèbre Lawrence harcèlent les arrières de l'assaillant, sabotant les voies ferrées, désorganisant les voies de communications et exerçant une menace permanente sur les mouvements de l'adversaire. La guérilla menée par cet homme entreprenant sur les flancs et dans le dos de l'ennemi contribue à empêcher l'envahisseur d'atteindre son objectif, le canal de Suez, et le contraint à la retraite. L'odyssée étonnante de l'auteur des « Sept piliers de la Sagesse » est une preuve nouvelle des succès que peut remporter une poignée d'hommes

grâce à cette méthode de combat, dont les effets, combinés à l'atmosphère démoralisante qui les accompagne, prouvent une fois de plus leur efficacité.

Dès avant sa déclaration, la nouvelle guerre mondiale porte en elle les prémisses de son acharnement, de sa cruauté et de sa bestialité. Les théories du racisme et de la guerre totale, les méthodes policières raffinées, l'éducation savamment orchestrée de la masse visant à lui démontrer qu'elle est la race élue ont déjà créé, chez l'envahisseur tout au moins, le « climat voulu ». Les premiers succès, l'aisance relative avec laquelle ils sont remportés contribuent à développer le collaborationisme dans les pays vaincus. Les premiers revers allemands amènent un premier raidissement qui se cristallise autour des rares résistants de la première heure qui ne veulent pas accepter la défaite. Puis, la guerre se prolongeant et son caractère d'acharnement allant croissant, les entreprises de guérillas des partisans et des résistants naissent spontanément ; l'envahisseur perfectionne la technique de ses représailles policières et de ses mesures d'oppression ; bête acculée inéluctablement à la défaite à plus ou moins longue échéance, elle fait front avec une bestialité sans bornes. Entraînés dans cet engrenage, résistance et répression prennent le caractère de violence et d'acharnement que nous connaissons et qui s'est traduit par un bilan impressionnant de souffrances, de ruines et de morts.

(A suivre.)

Major HENRY VERREY.
